

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION;
Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

CHRONIQUE EUROPÉENNE

Paris, 17 septembre 1903.

Les Comités révolutionnaires macédoniens ont juré, on le sait, de contraindre, par tous les moyens, même les plus atroces, l'Europe civilisée à s'intéresser au sort de la Macédoine, et chaque semaine, à peu près, nous apporte la nouvelle de quelque attentat nouveau à leur actif.

L'un des derniers a été dirigé contre l'un des trains "conventionnels" qui établissent des communications régulières entre Budapest et Constantinople. Ces trains sont ainsi appelés parce qu'ils circulent journellement, un dans chaque sens, en vertu d'une convention entre les différents Etats intéressés, Bulgarie, Roumanie, Serbie, Turquie, Autriche-Hongrie.

Le train se dirigeant vers Constantinople stationnait, à 11.20 heures du soir, en gare de Kouleli-Bourgas, point de bifurcation, à 40 milles d'Andrinople, des lignes de Dedeagatch-Salonique-Monastir-Uskub avec celle d'Andrinople, quand une explosion se produisit dans le wagon-restaurant.

C'était l'heure exacte où le train aurait dû être engagé sur le pont jeté à quelque distance de là, sur la Maritza. Ce pont, le plus long de toutes les lignes orientales, est ancien déjà, peu solide, et, pour le remplacer, on construit même, en ce moment, un pont nouveau. Si l'explosion s'était produite à cet endroit, le train déraillait et, vraisemblablement, le pont s'écroulait, le convoi entier eût été précipité dans la rivière. Les projets des révolutionnaires ont donc été déjoués en partie.

Pourtant, leur attentat a fait suffisamment de victimes : six personnes ont été tuées, parmi lesquelles le maître d'hôtel de la Compagnie des Wagons-Lits, un enfant, un étudiant et deux femmes turques ; dix-huit autres personnes, dont trois employés du chemin de fer, ont été blessées.

L'attentat avait été préparé avec soin ; l'heure à laquelle l'explosion s'est produite en est la preuve. Il paraît établi, d'autre part, que, pour faire cet "exemple", les révolutionnaires avaient choisi un wagon où se trouvaient seulement des Musulmans. On pense que quelques membres des Comités avaient pris place dans le train pour exécuter un plan préparé de longue main, et qui n'a manqué d'avoir tous ses effets que par suite de circonstances indépendantes de leur volonté. On croit d'ailleurs avoir arrêté l'un d'eux, un individu d'allures suspectes, trouvé sur les lieux aussitôt après l'explosion.

La moitié de la voiture où l'engin a éclaté fut réduite en miettes. Ce n'était plus qu'un lamentable amas de débris, tôles arrachées, planches écartelées ; les cadres de métal qui réunissent les deux parties du couloir à soufflet avaient été violemment séparés, et celui qui dépendait du wagon détruit gisait, avec les débris de la caisse, sur le châssis de ce wagon.

Quant aux morts, ils étaient dans un état lamentable.

Le maître d'hôtel du wagon-restaurant, qui a été tué, se trouvait dans la cuisine occupant l'extrémité du wagon où l'explosion s'est produite. On n'a plus retrouvé que la partie supérieure de son cadavre, à partir des pectoraux. Le reste du corps a été ramassé à l'état de hideux petits paquets de chair.

Une des femmes turques était à moitié décapitée ; le bébé, qui avait dix-huit mois, était affreusement mutilé ; un enfant de treize ans avait la tête détachée des épaules. Seul, le cadavre d'un jeune homme de vingt-deux ans était intact, extérieurement, mais le crâne était fracturé et la colonne vertébrale avait été rompue.

* * *

On a découvert que les montagnes de la Suisse sont moins hautes qu'on ne le croyait. Il faut toutes les raccourcir de trois mètres.

Trois mètres, c'est peu de chose, et je pense qu'elles s'en consoleraient facilement. Les évaluations jusqu'ici considérées comme exactes ont été faussées par une erreur initiale commise en 1832. On vient de rectifier. On ne l'aurait pas fait que rien, du reste, ne serait changé dans l'univers et que nous ne nous en porterions pas plus mal.

C'est ici qu'apparaît la supériorité des sciences exactes sur les autres. Dans le domaine de la philosophie, de l'histoire, de la politique, de la religion, toute tentative faite pour changer une croyance acceptée provoque des discussions à n'en plus finir. On se chamaille, on se dispute, on arrive même à se battre, et, plus on se bat, plus il est naturellement difficile de s'entendre.

Avec les mathématiques, tout s'arrange "il'ico." Trois équations, quelques calculs, et la vérité apparaît triomphante. Il n'y a plus qu'à s'incliner.

La vie serait très simplifiée si l'on pouvait ainsi appliquer l'algèbre et la géométrie au règlement de tous les différends.

D'aucuns, il est vrai, prétendent que l'existence deviendrait très fastidieuse. Ils diront qu'on ne saurait plus à quoi employer son temps. Ce qui fait le charme de la vie, pour beaucoup, c'est qu'il est possible de polémiquer à propos de rien et à propos de tout, et que la discussion, la passion qu'on y apporte surtout, permet de donner une importance considérable à des choses qui en sont totalement dépourvues. Rien n'est, plus agréable, plus propre à jeter quelque variété dans les relations sociales.

Faire et défaire, c'est toujours une affaire, dit le proverbe italien. Il a peut-être raison, puisque nous avons besoin de nous donner du mouvement depuis le jour de notre naissance jusqu'à celui où nous mourons.

* * *

Au moment où un parti de politiciens, maître des votes des Chambres, mais non des véritables volontés de notre pays, ose invoquer on ne sait quel faux patriotisme pour étouffer les chères croyances, les vitales traditions de notre patrie ; au moment où les prêtres français, iniquement dépouillés de leurs droits, de leurs libertés de citoyens, sont chassés des monastères, arrachés des écoles, qui pourrait sans émotion se rappeler l'héroïsme qu'ils ont déployé en 1870 ? Ces souvenirs de vaillance, aucun prêtre n'a voulu les invoquer devant les tribunaux, estimant avec trop de modestie que si le clergé, si les ordres monastiques ont fait leur devoir durant l'année terrible, ils n'ont fait que leur devoir. "Tout le monde en France s'est alors bien montré", disait un des religieux condamnés hier auquel on conseillait de rappeler aux juges le courageux patriotisme de son ordre lors de l'invasion, "et nous avons fait comme tout le monde !"

Mais il appartient aux amis des persécutés de proclamer ce qu'ils ne veulent pas dire eux-mêmes.

La scène se passe à l'abbaye de la Trappe. Dans le silence du cloître, jusqu'alors fermé à tous les tumultes, les cris de douleur de nos armées vaincues n'ont pu rester sans écho ; sous la bure et le cilice, des coeurs français ont tressailli. Dieu, qui nous ordonne d'aimer nos parents et de nous dévouer pour eux, ne peut nous interdire de défendre jusqu'à la mort la Patrie, cette mère sacrée. Et les moines, quittant la bêche, ont demandé des armes ; ils se sont enrégimentés ; robes brunes contre robes blanches dans le couvent, devenu une pieuse caserne, ils s'exercent, sous l'oeil d'un général et du prier, au manieement du fusil. Les plus vieux, que leur débilité empêche de marcher à l'ennemi, regardent de loin avec émotion la petite troupe aux singuliers uniformes.

* * *

Cette scène, que le peintre Robinet a fixée d'une façon si saisissante, s'est reproduite dans cent couvents ; partout, à l'approche des Prussiens, les moines ont pris les armes, comme au temps où, dans les plaines de Picardie et de Champagne, ils apercevaient les restes et les lansquenets impériaux. Et si nous laissons le clergé régulier pour le séculier, qui n'a présent à la mémoire l'héroïsme de tant de curés de villages qui, à l'exemple de l'immortel curé de Bazelles, bouclèrent un ceinturon sur leur soutane et, à la tête de leurs paroissiens, firent le coup de feu dans les rues barricadées ?

Mais les plus admirables exemples de patriotisme et de vaillance qui nous restent de la guerre de 1870, nous les devons peut-être moins aux prêtres qui ont combattu qu'aux prêtres qui, dans

les ambulances de hasard, empestées par le typhus, se firent des gardiens, les consolateurs des mourants, et qui, sur tous les champs de bataille, à Bapaume, à Coulmiers, à Alençon, à Dœux, à Dijon, à Pontarlier, allèrent au milieu du fracas des obus, relever les pauvres soldats troués par les balles prussiennes.

Habités à tout faire avec ordre et à obéir sans discussion, ils s'acquittaient de leur nouveau métier avec la plus tranquille assurance. Ils se mélaient aux soldats et se précipitaient aux endroits où la fusillade était la plus vive.

Dès qu'un homme tombait, ils couraient à ses côtés, le relevaient avec de tendres précautions, le couchaient sur un brancard et le portaient très doucement jusqu'à la voiture d'ambulance. Puis ils revenaient tranquillement, sous le feu de l'ennemi, reprendre leur poste de charité et guetter d'autres blessés.

Au lendemain de Champigny il n'y eut qu'une voix pour admirer le dévouement des religieux. "Un des grands sujets de conversation parmi les soldats, c'est la conduite des Frères. Ces hommes noirs, stoïques, marchant au milieu des balles et sauvant nos blessés, remplissent nos soldats d'admiration."

Tel était le langage de toute la presse pendant l'Année terrible. Et aujourd'hui, on chasse du sol français ceux qui ont été parmi ses plus courageux, ses plus glorieux défenseurs !

* * *

D'où vient que la France ne puisse se défendre d'un sentiment d'indicible malaise en assistant aux péripéties de la lutte inexorable aujourd'hui engagée dans la presqu'île des Balkans. A notre avis, il n'est pas impossible de découvrir les causes de cette anxiété toute particulière que les nouvelles de Monastir ou d'Andrinople provoquent en ce moment dans notre pays. Le peuple français se trouve dans la situation d'un spectateur qui assiste à un duel au couteau entre deux adversaires également acharnés à s'entre-détruire et ne sait pas de quel côté doivent pencher ses sympathies. Lorsque les Grecs se sont révoltés contre les Turcs, la France tout entière a été philhellène jusqu'à la moelle des os ; lorsque les Arméniens ont été massacrés par milliers, la même unanimité s'est retrouvée dans un cri d'horreur contre les excès d'une répression cruelle et aveugle. Cette fois, la lutte est engagée entre des soldats osmanlis d'autant plus portés à se livrer à des actes de dévastation que, faute de distributions régulières de vivres, ils sont obligés de se nourrir de rapines, et des insurgés bulgares qui font un effroyable abus des attentats à la dynamite et commettent des atrocités inouïes dans l'espoir de provoquer des représailles plus épouvantables encore qui obligerait l'Europe à intervenir. A ces motifs de perplexité mécontente et douloureuse viennent s'ajouter les énergiques protestations des Grecs, qui nous sont unis par tant d'affinités intellectuelles et de liens historiques. Obligés d'opter entre les Turcs et les Bulgares, les Macédoniens d'origine hellénique ne manifestent pas la moindre hésitation et sont unanimes à préférer le joug ottoman à la tyrannie des politiciens de Sofia. Dans un conflit où il est si difficile de découvrir de quel côté se trouve le bon droit, la France doit, à notre avis, se préoccuper avant tout de la défense de ses intérêts nationaux et ne rien négliger pour empêcher que les affaires d'Orient ne servent de prétexte à une reconstitution de la défunte Alliance des Trois Empereurs qui fut une des combinaisons favorites de M. de Bismarck.

* * *

L'administration supérieure s'agite et le syndicat des pêcheurs à la ligne la mène. Mis en demeure de pourvoir au repeuplement immédiat de toutes les rivières de France, le ministre des Travaux publics et le ministre de l'Agriculture ont nommé une commission ; mais il est très probable que la plus active, la plus énergique, la plus vigilante des associations professionnelles organisées dans notre pays ne se contentera pas d'un rapport officiel accompagné de conclusions optimistes. Ce ne sont pas des bonnes paroles, c'est du poisson qu'il lui faut. Il n'est pas un cours d'eau dans le Céleste Empire qui, sous la forme de milliers de poissons de toute espèce, ne fournisse d'inépuisables ressources à l'alimentation publique. Il serait temps que la civilisation occidentale consentit enfin à profiter de la leçon que lui donnent les Chinois.